

Si c'était vrai

Jacques Brel

●●● **Jerry Ryan**, Winthrop, MA (USA)

C'est en 1968, grâce à un spectacle sur Broadway - *Jacques Brel is Alive and Living in Paris* - que le monde anglo-saxon fit connaissance avec Jacques Brel. Ce spectacle rendit populaires vingt-cinq de ses chansons, traduites en anglais à cette occasion. Voici l'une de ses œuvres de jeunesse (1958), *Si c'était vrai*, un poème récité sur fond musical, aussi simple que poignant :

*Dites si c'était vrai
S'il était né vraiment à Bethléem
[dans une étable...
Si les rois Mages étaient vraiment
[venus de loin de fort loin
Pour lui porter l'or la myrrhe l'encens...
Si c'était vrai tout ce qu'ils ont écrit
[Luc Matthieu
Et les deux autres....
Si c'était vrai le coup des Noces
[de Cana
Et le coup de Lazare...
Si c'était vrai ce qu'ils racontent
[les petits enfants
Le soir avant d'aller dormir
Vous savez bien quand ils disent
Notre Père quand ils disent Notre Mère
Si c'était vrai tout cela
Je dirais oui
Oh sûrement je dirais oui
Parce que c'est tellement
[beau tout cela
Quand on croit que c'est vrai.*

Ce poème est la plainte d'un regret, la nostalgie de l'innocence enfan-

tine à la découverte d'un monde merveilleux, racheté déjà et pour toujours, rayonnant de beauté.

Graduellement, le monde se révéla par expérience cruel et sans merci, plein de contradictions et de complexités ; il se moquera de nos rêves d'enfant. Je revois encore mon fils à l'âge de six ans rentrant de son premier jour d'école tout en larmes. Il avait été brimé et humilié par un camarade : « Pourquoi est-ce que les gens ne peuvent tout simplement pas être heureux ? » me demanda-t-il entre ses sanglots. Pour la première fois sans doute, il venait de réaliser que le mal existait ; le cocon de sa petite enfance commençait à se défaire. Et moi, je me demandais si la vie allait semer en lui le cynisme et le doute.

Tous, il nous faudra perdre un jour l'illusion enfantine d'un monde cohérent et beau. Tous, nous serons expulsés du Paradis. Une foi authentique ne pourra se développer que lorsque nous aurons confronté l'ambiguïté d'une réalité déconcertante. Il nous faudra découvrir notre propre malice, notre propre stupidité, aussi bien que celles des autres. Nous tâcherons sans doute de les combattre toutes deux, mais bien souvent rien ne semblera en résulter. L'hypocrisie et les mensonges, intérieurs aussi bien qu'extérieurs, nous mèneront d'échec en échec.

Et pourtant... l'Esprit saint, par l'intermédiaire de l'Eglise, nous assure que ces impressions, sources de découragement

portrait

En 1929 naissait Jacques Brel, chanteur, écrivain et poète belge. Baptisé catholique, il fit ses études chez les jésuites mais se proclama athée. En perpétuelle recherche de sens, le Grand Jacques refusa les faux-semblants et les certitudes, notamment celles de l'Eglise, et resta jusqu'au bout hanté par ses rêves de pureté et de beauté. Oubliant parfois qu'il était lui aussi acteur sur terre de la Cité de Dieu.

et de désespoir, ne sont qu'apparentes. Car le Christ, ressuscité des morts, a vaincu la mort et le mal. L'une des personnes de la Sainte-Trinité a partagé notre destinée et l'a rendue porteuse de sainteté. La foi que proclame l'Eglise nous assure que chaque personne renaîtra de ses cendres, que chaque personne - passée, présente et future - est aimée comme si elle était seule au monde et que ses prières sont toujours entendues et écoutées.

Oui, voilà ce que nous promet la foi, mais notre expérience quotidienne nous démontre notre contingence et combien toute chose est éphémère. Ce qui suggère que tout cela est trop beau pour être vrai, en un mot, que tout cela est ridicule. Et pourtant... il n'y a rien d'autre pour donner sens à notre vie.

Un cœur torturé

Aux yeux de Brel, la foi ressemble à l'extension de nos croyances enfantines : nous retrouverons notre innocence, la justice triomphera, tout finira bien. Comme si l'Eglise s'opposait à tout le poids de nos expériences d'adultes et nous demandait de retomber dans notre naïveté originelle, avec ses solutions simplistes et ses réponses toutes prêtes.

A mon avis, l'attitude de Brel est typique et représente ce qu'il y a de meilleur dans le scepticisme contemporain. C'est une attitude paradoxale, déchirée entre la nostalgie d'une beauté et d'une pureté perdues, mais encore entrevues et désirées, et la crainte d'être à nouveau berné : un profond dégoût pour toute solution facile, pour toute réponse superficielle.

Brel était toujours à la recherche d'une réponse. Il savait à quel point nous sommes hypocrites et il présentait cette hypocrisie dans le miroir de ses chan-

sons. Il se moquait de la superficialité des bourgeois et de leurs petits mondes fantastiques. Il chantait l'amour, qu'il soit jeune ou vieux, fragile et imparfait, avec une tendresse infinie. Et il se regardait lui-même dans le miroir qu'il nous offrait.

*C'est trop facile d'entrer aux églises
De déverser toutes ses saletés
Face au curé qui dans la lumière grise
Ferme les yeux pour mieux nous
[pardonner*

*Tais-toi donc Grand Jacques
Que connais-tu du Bon Dieu ?
Un cantique, une image
Tu n'en connais rien de mieux*

*C'est trop facile quand les guerres
[sont finies
D'aller gueuler que c'était la dernière
Ami bourgeois vous me faites envie
Vous ne voyez donc point vos
[cimetières ?*

*Tais-toi donc Grand Jacques
Et laisse-les donc crier
Laisse-les pleurer de joie
Toi qui ne fus même pas soldat*

*C'est trop facile quand un amour
[se meurt
Qu'il craque en deux parce qu'on
[l'a trop plié
D'aller pleurer comme les hommes
[pleurent
Comme si l'amour durait l'éternité*

*Tais-toi donc Grand Jacques
Que connais-tu de l'amour ?
Des yeux bleus, des cheveux fous
Tu n'y connais rien du tout
Et dis-toi donc Grand Jacques
Dis-le-toi bien souvent
C'est trop facile
De faire semblant.*

Brel ne supportait pas la superficialité des chrétiens qui prétendent avoir toutes les réponses sans même avoir posé les questions. Il craignait avant tout de n'être qu'un poseur, affichant des positions dont il n'était pas sûr. Il trouvait plus honnête d'être athée. Brel n'abandonna jamais ses rêves d'enfant, mais les solutions enfantines ne pouvaient le satisfaire. Il était toujours à la recherche... tellement que cette recherche devint pour lui une fin en soi.

*L'enfance c'est encore le droit de rêver
Et le droit de rêver encore
Mon père était un chercheur d'or
L'ennui c'est qu'il en a trouvé*

Mais l'objet de nos rêves d'enfant est fort différent de l'objet d'une foi mûre - qui demande à voir les choses telles qu'elles sont mais aussi telles qu'elles doivent le devenir. Le Paradis n'est plus cet espace intime, ce jardin magique où Dieu se promenait avec nous dans la fraîcheur du soir. C'est une Cité resplendissante que nous partagerons avec les anges et les saints, une Cité construite invisiblement d'âge en âge sur notre terre et qui, un jour, se manifesterà dans toute sa gloire, en toute sécurité. En attendant, il y a des larmes à essuyer, des ombres à disperser, des impuretés à assainir.

Dieu ne nous charge plus d'entretenir un jardin où tout nous est donné, mais de construire cette Cité - et pour construire une cité il faut travailler dur. Le bonheur qui nous est promis n'est plus le bonheur solitaire d'Eden ; c'est un bonheur collectif et interactif, où la joie de chacun est la joie de tous.

On décrit souvent notre époque comme *l'âge du Moi*. Toute notre attention se centre sur l'individu, sa maturité et ses droits, sa dignité et son unicité ; et cela

est positif sous bien des aspects. Mais cette préoccupation risque de nous faire perdre de vue notre réalité sociale - nos rapports les uns avec les autres, nos solidarités, notre dépendance réciproque. Nous rêvons du jardin... et négligeons la Cité. Il y a chez Brel une faille de ce genre.

La tentation du désespoir

Brel semble comprendre qu'il est enfantin d'espérer retourner au jardin d'Eden, mais cette futilité soulève pour lui la probabilité que la vie est absurde. S'il est futile de désirer le bonheur éternel, une justice sans faille, la vérité ouverte sur les profondeurs de l'être, quel sens a l'existence ? Comme le dit un auteur fameux : « Nous sommes forcés de vivre dans un monde obscur, glacé, sans aucun sens ; profitez-en au maximum. Taillez-vous à même l'existence le sens que vous pourrez y trouver et n'attendez pas qui ou quoi que ce soit pour vous sauver. »

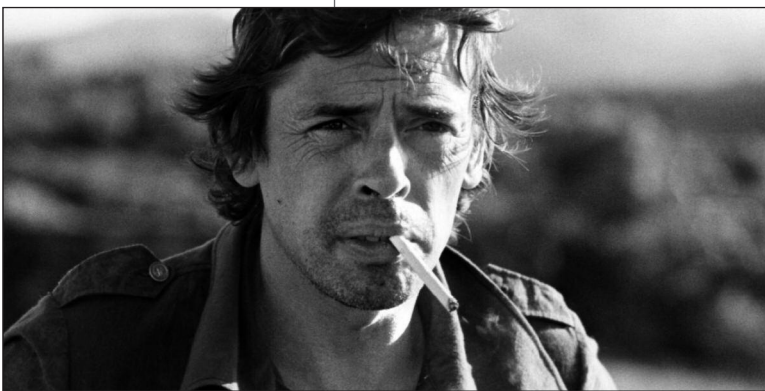
Si l'on perçoit le monde ainsi, un croyant, à nos yeux, ne sera qu'un faiblard qui n'a ni le courage ni la lucidité de faire face au réel. Mais croire, ce n'est pas vivre les yeux fermés. Je serais fort étonné qu'il y ait beaucoup de croyants qui ne se soient jamais demandés si le monde est absurde. Même une sainte de la taille de Thérèse de Lisieux s'est torturée à ce sujet pendant sa longue dernière maladie ; elle dut lutter pied à pied contre la tentation obsessionnelle du désespoir.

N'est-ce pas là, précisément, la tentation dont nous demandons d'être délivrés lorsque nous prions le *Notre Père* ? Serait-il possible que Dieu nous soumette à cette tentation ? Quelle pétition mystérieuse et déconcertante !

Contre l'absurde, la Vie

Gethsémani nous suggère une réponse. Dans ce jardin, l'une des personnes de la Sainte-Trinité eut peur de mourir et dut accepter la mort. En prenant corps humain, le Verbe de Dieu assuma en même temps la destinée de tout homme, la destinée de l'humanité expulsée du jardin d'Eden. La mort y est incluse. Mais dans le cas de Jésus, le scandale de cette destinée est d'une intensité sans pareille. Quelle contradiction transcendante, quelle ultime absurdité ! La source de toute Vie aux prises avec la mort ! Si telle est la volonté du Père, comment son Royaume viendra-t-il ? La Source de la Vie peut-elle être tarie ? Il est impossible d'imaginer la psychologie d'un homme qui serait Dieu, et plus encore celle d'un Dieu qui serait homme. Mais ce qui était en jeu au jardin de Gethsémani n'était pas seulement le destin d'un individu. Jésus doit s'être rendu compte, même obscurément, que tout dépendait de son destin à lui, et il a dû craindre que sa mission ne finisse par un échec. On pourrait dire que Dieu lui-même fit l'expérience d'un échec possible en la personne de son Fils, l'Unique Innocent, qui s'était assujéti à toutes les faiblesses, à tous les doutes qui sont l'apanage de notre chair mortelle.

Brel dans « L'Aventure c'est l'aventure » (1972)



De plus, Jésus était plein de vie ; il vivait pour ramener les autres à la vie, pour apporter la vie aux autres. Comme tout être humain face à la mort, Jésus dut craindre que la mort n'ait le dernier mot. Sa faible chair d'homme dut lutter douloureusement pour accepter ce à quoi son esprit avait consenti. Il ne désirait certes pas être soumis à cette tentation. Il pria d'être délivré du mal qui le confrontait ; il supplia que le Royaume du Père vienne, mais, si possible, pas à ce prix. L'Écriture nous dit qu'il pria d'être délivré de la mort avec cris et larmes, et que Dieu le délivra en effet, le rappelant de la mort à la vie.

Tout comme nous, Jésus fut exposé à toutes les tentations, mais il resta ferme et devint ainsi source de vie pour tous ceux qui croient en lui. Dieu l'a sauvé et nous a ainsi délivrés de l'Absurde.

Comme il est déconcertant, le Dieu de Jésus ! Un Dieu tout-puissant qui se fait volontairement vulnérable en créant des êtres à son image et en leur octroyant la liberté ! Un Dieu qui se laisse nier, qui se laisse renier au point d'être officiellement déclaré mort par Ponce Pilate, au nom de tant d'autres qui l'avaient précédé et qui lui feraient suite. A ceux qui se laissent fasciner par l'abîme de l'absurdité, ce Dieu ne peut que répondre : « Je sais qu'il est difficile de croire. J'en ai fait l'expérience. Mais je vis, et je suis avec vous. »

Ce n'est vraiment pas la réponse que nous attendions, ni le genre de Dieu que nous voulions imaginer. Pour un non-croyant, c'est une non-réponse. A notre « Pourquoi moi ? », Dieu répond simplement en partageant nos difficultés et nos doutes. Il ne s'impose pas, nous laissant libres de trouver notre réponse à nous. Quelle perfection dans l'amour cela manifeste ! Un amour humble, respectueux, discret ; une présence silencieuse et vivifiante.

C'est à nous de traverser la tentation de croire que tout n'est qu'illusion, c'est à nous de faire face à notre néant, d'accepter cette réalité avec obéissance et de garder la foi. L'espoir est sans force jusqu'à ce qu'il ait vaincu la tentation du désespoir. L'amour n'a aucun pouvoir s'il n'a pas pris la mesure de la haine. Quoi que Dieu puisse nous demander, il l'a déjà accompli lui-même. Il sait qu'il n'est pas facile d'avoir pour destin la gloire éternelle, tout en faisant face à un désastre immédiat. Mais Dieu nous a promis que ce destin s'accomplirait au-delà de toute imagination.

La peur de l'espérance

Tout comme Jésus, Jacques Brel aimait la vie. Mais il n'avait pas l'imagination nécessaire pour entrevoir l'accomplissement merveilleux que Jésus révèle. Brel posait les questions qu'il faut poser, mais sa peur de se laisser embobiner dans des réponses toutes faites l'empêcha sans doute d'en entendre aucune. Vers la fin de sa vie, il composa une autre chanson intitulée *Le Dernier Repas* (1964). Elle récapitule sa propre histoire, de même que Jésus à la Cène reprit son histoire à Lui et celle des générations qui l'avaient précédé. Le dernier repas de Jésus s'ouvre sur le festin cosmique de l'agneau où il sera tout en tous.

Brel, lui, place son dernier repas au bord du vaste océan, peut-être près du lieu de son dernier repos,¹ et c'est là qu'il se joint à toute la création pour une ultime célébration.

1 • Jacques mourut à Paris, en octobre 1978, à l'âge de 49 ans ; on l'enterra au cimetière du Calvaire, sur sa bien-aimée Hiva Oa, l'une des Iles Marquises.

(...)

*Après mon dernier repas
Je veux que l'on m'installe
Assis seul comme un roi
Accueillant ses vestales
Dans ma pipe je brûlerai
Mes souvenirs d'enfance
Mes rêves inachevés
Mes restes d'espérance
Et je ne garderai
Pour habiller mon âme
que l'idée d'un rosier
Et qu'un prénom de femme
Puis je regarderai
Le haut de ma colline
Qui danse, qui se devine
Qui finit pas sombrer
Et dans l'odeur des fleurs
Qui bientôt s'éteindra
Je sais que j'aurai peur
Une dernière fois.*

Brel n'est pas un athée très convaincant. Il s'accroche à l'image de pureté et de beauté qui l'a hanté toute sa vie. Comme Jonas, c'est un prophète hors des conventions. Il nous secoue avec ses questions, dures et souvent poignantes. Il se moque des poses superficielles, de ces fausses idoles qu'il découvre en lui-même et chez les autres. A sa façon, en ses propres termes, il vit une sorte d'intuition que « la beauté sauvera le monde ». Peut-être Brel découvrit-il, au cœur de sa peur dernière, qu'en réalité le Dieu qu'il avait rejeté n'existait pas, que ce n'était qu'une caricature. Peut-être découvrit-il qu'il portait avec lui la beauté du vrai Dieu - dans l'idée d'un rosier, dans ce prénom de femme dont il s'était habillé l'âme. Peut-être découvrit-il qu'étrangement, de façon dépassant toute imagination, il avait lui aussi préparé la venue du Royaume. Pour difficile qu'il soit de croire, il est encore plus difficile d'abandonner tout espoir.

J. R.

portrait